

# Les souvenirs de M. de Freycinet

Autor(en): **Guillaud, Antoine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **10 (1912)**

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-750728>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LES SOUVENIRS de M. de FREYCINET

M. de Freycinet n'a jamais joué un rôle de premier plan dans la politique de son pays. Bien qu'il ait été deux fois ministre des Travaux publics, quatre fois des Affaires étrangères, six fois de la Guerre, quatre fois président du Conseil et président quasi inamovible de la Commission de l'armée, on ne peut pas dire qu'il ait joui d'une grande popularité. Technicien rompu aux questions du métier, ce n'est pas comme orateur à la tribune qu'il a conquis sa réputation, mais, comme spécialiste, dans les commissions et dans les bureaux. Cependant, pour n'avoir pas été éclatante, l'œuvre qu'il a accomplie n'en reste pas moins considérable. On peut même se demander si à certains égards elle n'égale pas celle d'hommes d'Etat plus notoires, Gambetta, Jules Ferry, Waldeck-Rousseau ou Clémenceau. Doué d'une intelligence étendue, déliée et souple, ennemi de la routine et des règles établies, M. de Freycinet a attaché son nom à deux réformes importantes : la décentralisation bureaucratique et le service militaire obligatoire pour tous. Sans doute, d'autres avant lui s'étaient avisés de ces réformes. Son mérite est de les avoir fait sortir du domaine de la théorie pour les faire entrer dans le domaine pratique et d'en avoir poursuivi la réalisation avec une énergie et une continuité qui ne se sont pas démenties un seul instant. Sans se laisser rebuter par les obstacles, avec une patience infatigable, toujours prêt à composer avec les circonstances, il a finalement triomphé.

Quand on étudie la carrière politique de M. de Freycinet, on voit qu'il fut toujours l'homme qui arrive au bon moment et qui, avec habileté, sait dénouer une situation difficile. On le voit sortir on ne sait d'où, il s'installe dans son bureau, accomplit comme en se jouant un travail formidable, puis, subitement, quand il sent que le vent tourne, il s'esquive sans bruit et fait place à d'autres. En France on l'a très joliment baptisé la petite souris blanche.

Et de fait, cet homme menu, fin, courtois, à la bouche malicieuse, aux gestes mesurés et caressants, à la parole douce et limpide, a quelque chose de félin. M. de Freycinet n'est pas l'homme des solutions brusques qui heurte l'obstacle pour le briser ; il le tourne plutôt ou le prend de biais. Sa souplesse, du

reste, se double de force et d'énergie. M. de Freycinet a une volonté de fer et jamais il ne s'est laissé détourner d'une décision prise, d'un plan adopté.

Quand on l'observe d'un peu près, on voit que chez lui la fibre émotive est moins développée que la fibre cérébrale, ce qui revient à dire que son intelligence et sa raison l'emportent sur son sentiment. D'esprit calme et lucide, il possède beaucoup de sang froid. Dans les plus tristes jours de la guerre de 1870, on le vit rédiger en style académique, coupant, net et froid, les dépêches les plus affligeantes.

Une telle disposition de nature conserve évidemment un homme. Fontenelle qui n'était pas très sensible vécut près de cent ans. A quatre-vingts ans passés M. de Freycinet a gardé toute sa lucidité d'esprit et sa verve de jeunesse. Il vient d'écrire des *Souvenirs*<sup>1)</sup> qui sont étonnants de fraîcheur et de vigueur de pensée. D'ordinaire les vieillards aiment les longues histoires et reviennent volontiers à leurs années d'enfance. Lui pas. Estimant qu'un homme politique ne doit rendre compte que de ses actes politiques, il entre de suite *in medias res*. Ne s'attardant jamais en chemin, il dit l'essentiel, fait des tableaux et des portraits, expose son point de vue et reste toujours objectif. Sa méthode est toute de logique, de clarté et de régularité. Son style est le style d'un homme d'affaires ou mieux de mathématicien. Comme Moltke il écrit avec netteté et simplicité, sans fioritures, sans enjolivements, sans essayer de donner de la couleur à sa phrase. On nous dit qu'un de ses plaisirs est d'aller voir son ami Lockroy, un ancien ministre comme lui, qui consacre les loisirs de sa verte vieillesse à écrire à la fois des *Mémoires* et un *Essai sur Thucydide*. Chaque fois qu'il aborde son collègue, M. de Freycinet lui dit:

— Voyons, faisons un peu de Thucydide.

Ce goût évidemment peint un esprit: il n'est pas nécessaire d'avoir lu beaucoup de pages de ses *Souvenirs* pour voir que la méthode de l'auteur est le concentré. Nous ne nous en plaignons certes pas et ceux qui aiment les choses substantielles vivement racontées liront avec un infini plaisir ces périgri-

<sup>1)</sup> Paris, Ch. Delagrave, 1912.

nations à travers trente ans d'histoire politique française, puis de la Révolution de 1848 jusqu'au dénouement de la crise du Seize-Mai en 1878.

\* \* \*

M. de Freycinet, en effet, a fait ses débuts dans la politique à la Révolution de Février. Il avait alors dix-neuf ans et était étudiant à l'École polytechnique. On sait que les Polytechniciens ont toujours joué un rôle en vue dans les Révolutions de Paris. En 1848 ils ne voulurent point déroger à la tradition et descendirent dans la rue. En grande tenue, l'épée au côté, ils défilèrent quatre par quatre pour se rendre à la mairie de l'arrondissement de l'École. Une délégation dont Freycinet faisait partie, alla jusqu'à l'Hôtel-de-Ville et se mit en rapports avec le gouvernement provisoire. Un des membres de ce gouvernement, Marie, dit au jeune Freycinet: Est-ce qu'un certain nombre de vos camarades seraient disposés à nous servir d'aides de camp? Tout joyeux Freycinet acquiesce, et séance tenante il rédige une liste de vingt Polytechniciens où il n'a garde, naturellement, d'oublier son nom. A chacun on remet une carte libellée ainsi: „Laissez entrer M. X quand il se présentera à l'Hôtel-de-Ville“.

Et c'est ainsi que le futur homme d'Etat fait son apprentissage politique. Il est déjà la petite souris blanche qui se faufile dans un endroit, voit, observe et dirige prudemment ses pas. Une des grosses préoccupations du nouveau gouvernement était les socialistes. On en avait bien admis trois à l'Hôtel-de-Ville, Louis Blanc, Flocon et l'ouvrier Albert, mais ce dernier faisait bande à part et ostensiblement fuyait ses collègues. Freycinet fut chargé par Flocon de l'aller repêcher.

L'absence d'Albert, lui dit celui-ci, nous préoccupe; elle peut être interprétée contre nous; il semble que nous n'avons pas la confiance de la classe ouvrière. Allez le voir en mon nom et tâchez de le décider. Vous le trouverez au café de la Réforme, rue de Rivoli, où il est toujours à cette heure. Insistez et dites-lui que puisque je suis ici, il peut bien y venir.

Freycinet part, escorté par deux gardes nationaux, trouve Albert assis à une table et, à force de diplomatie, le ramène à l'Hôtel-de-Ville. C'est là le premier succès de sa politique.

La crise n'était pourtant point conjurée, car le lendemain, 25 février, grande manifestation socialiste autour de l'Hôtel-de-Ville avec le drapeau rouge en tête. M. de Freycinet assista à cette scène mémorable qu'il nous raconte tout au long dans ses *Souvenirs*. Il était près de Lamartine quand celui-ci prononça son fameux discours sur le drapeau rouge et le drapeau tricolore qui électrisa et retourna la foule.

Il faut renoncer, dit-il, à reproduire cette merveilleuse improvisation, à laquelle la gravité des circonstances donnait une solennité particulière . . . L'émotion était à son comble. Les cris de „Vive le Gouvernement provisoire! Vive Lamartine! Vive le drapeau tricolore!“ éclatèrent de toutes parts . . . Les drapeaux rouges disparurent comme par enchantement.

Freycinet avait réussi dans sa mission et le Gouvernement provisoire, fort satisfait, lui en confia d'autres ainsi qu'à quelques camarades. Quand l'ordre fut rétabli ou sembla rétabli — on ne prévoyait pas encore les journées de Juin — les Polytechniciens reprirent le chemin de l'Ecole. „Dès ce moment, dit M. de Freycinet, je cesse d'être acteur pour devenir spectateur“.

Comme spectateur il est singulièrement avisé et clairvoyant. Suivant au jour le jour les événements, il assiste aux élections de la Constituante, puis aux premières séances de cette assemblée, et il se rend rapidement compte que le divorce ne tardera pas à se faire entre le peuple et la bourgeoisie, celle-ci étant déjà prête, par peur du socialisme, à se jeter dans les bras du premier sauveur venu. Dès ce moment Freycinet perce le jeu de Louis Bonaparte dont il fait un portrait étonnamment juste; il le montre avec „son air placide, effacé et débonnaire,“ occupé à préparer de longue main „le siège de la Constitution comme on fait le siège d'une place forte qu'on veut réduire avec le temps.“ Et avec quelle finesse il analyse la faute des libéraux-conservateurs „ces hommes imprévoyants, indécis, instables, qui confondaient républicains et révolutionnaires et qui contribuèrent par leur attitude équivoque à faire prendre au prince la figure d'un défenseur de la Constitution“. Dès ce moment, il considère la partie comme perdue et juge plus prudent de s'abstenir de politique.

Je me rendais, dit-il, assez souvent aux abords de la Chambre, pénétrant à l'intérieur du palais quand je pouvais, afin d'observer la marche d'une crise qui me remuait profondément.

Là encore c'est la petite souris blanche qui fait son apparition et, surprise par le bruit, ne bouge plus et se cache en attendant des temps meilleurs.

Ces temps meilleurs, M. de Freycinet devait les attendre dix-neuf ans et, délaissant résolument la politique qui alors discréditait un homme et ne menait à rien, il se consacra aux affaires. Sorti de l'Ecole avec le titre d'ingénieur des mines, il travailla d'abord à Mont-de-Marsan, à Chartres, puis à Bordeaux où, en qualité de chef d'exploitation, il entra en 1858 au service de la Compagnie des Chemins de fer du Sud. Les cinq années qu'il passa là furent pour lui capitales.

Jamais, dit-il, je n'ai regretté ce temps. Il n'est pas pour l'esprit de meilleure école de discipline et de précision. L'obligation banale de faire partir les trains à l'heure et la préoccupation d'éviter les accidents détermine, du haut en bas de l'échelle, des soins vigilants et une exactitude scrupuleuse.

D'autres études absorbèrent M. de Freycinet dans les années suivantes. En 1862 nous le trouvons en Angleterre surveillant la fabrication des rails que les Français faisaient faire dans ce pays pour le chemin de fer du Mexique, et s'occupant à ses moments perdus de la législation anglaise relative aux fabriques, à la protection des ouvriers et à l'assainissement des grandes villes. Emervillé des progrès réalisés par les Anglais dans ces domaines, il rédigea à son retour en France un Mémoire qu'il présenta au ministre des Travaux publics. Celui-ci, frappé du sens pratique et de l'esprit de décision que révélait Freycinet l'envoya en Belgique et dans la Prusse rhénane pour y poursuivre son enquête. Ses voyages, qui durèrent jusqu'en 1868, fortifièrent le jeune ingénieur dans sa haine de la bureaucratie française sous ses deux formes les plus haïssables : la centralisation et le formalisme.

Une des pages les plus curieuses de ses *Souvenirs* est celle où il nous raconte comment il gagna à ses vues Emile Ollivier, qui lui parut très novateur, très libéral, ayant un impérieux besoin de *self government*. Emile Ollivier nomma une commission de quarante-sept membres qui étudia la question et allait présenter un rapport favorable, quand la déclaration de la guerre de 1870 vint tout mettre à néant.

\* \* \*

La guerre de 1870 a joué, on le sait, un rôle capital dans la vie de M. de Freycinet, et l'on comprend qu'il lui consacre un des chapitres les plus émouvants de son livre. Dès l'entrée en campagne il prévoit les désastres, blâme la concentration défectueuse des troupes „dispersées sur une trop large étendue de frontières“; le transport des armées par chemin de fer qui s'effectue sans ordre, les plans des généraux dont l'impéritie et l'ignorance dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Dès que la ruine de l'armée impériale est consommée et que la République est proclamée à Paris, il accourt auprès de Gambetta pour „apporter sa petite pierre à l'œuvre commune“. Gambetta lui dit: „Nous ne manquons ici ni d'officiers du génie ni d'ingénieurs, mais j'ai besoin d'un préfet pour Montauban. Voulez-vous y aller?“ M. de Freycinet accepte, non très enchanté, mais dès que Paris est cerné et qu'une délégation est envoyée à Tours pour organiser la défense de la province, il s'empresse de s'y rendre. Gambetta qui vient aussi d'y arriver, après avoir quitté Paris en ballon, l'accueille à bras ouverts et, peu de jours après, l'attache comme délégué au ministère de la Guerre qu'il cumule avec le ministère de l'Intérieur. On sait avec quelle âpreté les historiens, surtout les historiens français, ont attaqué l'œuvre de Gambetta et de ses collaborateurs. Il semble même qu'entre tous ceux-ci ils se soient acharnés sur celui qui fut le bras droit du dictateur, M. de Freycinet. Les plus modérés lui ont vertement reproché sa confiance en soi excessive, son autoritarisme et son outrecuidance qui lui faisait diriger toutes les opérations militaires de son cabinet et „traiter avec un sans-gêne révoltant des généraux pleins d'expérience“. D'autres lui ont reproché d'avoir méconnu les difficultés de la situation et d'avoir exigé des troupes françaises la mobilité des troupes allemandes sans comprendre qu'une jeune armée inexercée ne pouvait ni manœuvrer rapidement, ni braver les intempéries, ni vaincre de vieux bataillons disciplinés et instruits.

Oui, tout cela peut être vrai, il n'en reste pas moins qu'une œuvre admirable fut accomplie par ces hommes. Ils firent surgir du sol des armées — 600,000 hommes en tout — créèrent un nouveau matériel de guerre et surtout surent insuffler à la nation l'espoir et la confiance. Sans doute la France n'a pas vaincu; elle ne le pouvait pas, car les rassemblements d'hommes qui furent

formés en bataillons et en régiments, n'étaient pas des soldats. Mais l'honneur est resté sauf. Ce sont ces bataillons et ces régiments qui ont relevé le drapeau de la France et ont permis à cette nation de reprendre son rang dans le monde. Les Allemands, plus équitables, l'ont dit sans ambages. Un de leurs généraux a écrit un livre *Gambetta et ses armées*, et ce titre en dit long sur l'estime dans laquelle ils tiennent l'effort héroïque des Français. Le même écrivain a dit: „Aucune nation en Europe n'aurait été capable de faire ce que la France a fait“. M. de Freycinet lui, est plus modeste, et dans son livre il écrit:

Les historiens de la guerre de 1870, écrit-il, n'ont vu, si j'ose ainsi parler, que les dehors. Ils ont compté les hommes levés, les combats livrés, les résultats obtenus. Ils ont dénombré les forces engagées de part et d'autre; ils ont apprécié le mérite des combinaisons, la sagesse des ordres donnés. Ils ont fait le dramatique tableau de la France envahie, du cercle d'investissement serré autour de Paris, de la séparation de la capitale et des départements, du désarroi causé par des catastrophes inouïes. Mais ce qu'ils n'ont pu voir, c'est ce qui alimentait la guerre, ce sont les efforts cachés, tenaces, désespérés qui ont mis sur pied les armées dont ils notaient les évolutions; ce sont les obstacles de toute nature, souvent vulgaires, qu'on ose à peine nommer, qu'il a fallu vaincre cependant, avant d'amener au jour un seul de ces bataillons qu'ils se plaisaient à recenser.

M. de Freycinet trace de main de maître l'histoire de ce temps héroïque. Ses tableaux de la vie à Tours et à Bordeaux, son portrait de Gambetta „esprit vif et lucide, saisissant rapidement les questions, allant au point décisif avec une sûreté incroyable“; ce qu'il dit de l'action puissante que le dictateur exerça sur ses collaborateurs Spuller, Clément Laurier, Ranc, Steenackers: ses portraits des généraux de l'Armée de la Loire et de l'Armée du Nord, Chanzy et Faidherbe; son récit de l'arrivée de Jules Simon à Bordeaux après la signature de l'armistice; la scène violente qui éclate entre le tribun et le ministre de Paris, venu pour neutraliser; tout cela forme des pages d'histoire qu'on ne récriera point.

\* \* \*

Une fois pris dans l'engrenage de la politique, M. de Freycinet ne devait plus en sortir. Il avait lié son sort à celui de Gambetta et il devint l'un de ses plus fidèles lieutenants. Gam-



betta qui avait besoin de collaborateurs dévoués et sûrs pour la grande œuvre qu'il entreprenait, la fondation de la République, aurait voulu, après la signature de la paix, que Freycinet devînt député. Mais celui-ci échoua aux élections de l'Assemblée nationale et dut se contenter de servir le parti comme journaliste. Il fit partie de cet état-major gambettiste qui avec Spuller, Ranc, Challemel-Lacour, Allain Targé, Antonin Proust se groupa autour de la *République française* que Gambetta venait de fonder et qui devint le grand organe de la politique radicale du temps. Rien n'est plus intéressant que de suivre M. de Freycinet dans l'histoire qu'il nous fait de l'organisation du parti républicain, de l'autorité toujours plus grande qu'acquiert Gambetta, de ses aptitudes comme chef de parti, de la maëstria avec laquelle il dirige la lutte contre la majorité réactionnaire de l'Assemblée nationale, assignant à chacun son poste de combat et révélant des qualités de tacticien incomparable. L'histoire enregistrera le verdict de M. de Freycinet, à savoir que si le Gouvernement républicain a pu s'établir en France, c'est surtout aux efforts de Gambetta et de ses amis qu'on le doit.

M. de Freycinet qui n'avait pas réussi à se faire nommer député, fut élu sénateur inamovible en 1876 et passa même le premier sur la liste des sénateurs de la Seine. Il nous raconte avec verve sa campagne électorale qui fut faite sous le patronage de Victor Hugo dont il nous trace un fort beau portrait. La République était fondée, mais tous les dangers n'étaient pas conjurés. Gambetta ne cessait de répéter à ses amis: „Il faut agir avec autant de prudence que de fermeté; c'est par là seulement que nous arriverons à consolider le régime“. Et le premier il donna l'exemple en inaugurant cette politique opportuniste qui finit par faire triompher l'idée républicaine. M. de Freycinet, dans ses *Souvenirs*, n'a rien écrit de plus fort que les pages qu'il consacre à la lutte épique que Gambetta engagea contre les conservateurs. Tous les épisodes de l'histoire du Seize-Mai — ministère de Jules Simon, question ultramontaine, dissolution de la Chambre, ministère de Broglie, élections nouvelles et dénouement de la crise par la formation du ministère Dufaure — sont racontés par un homme qui a vu de près les évènements et qui y a même joué un grand rôle. On sait qu'un des premiers soins de Dufaure fut d'appeler

M. de Freycinet comme ministre des Travaux publics. Celui-ci hésitait à accepter ce portefeuille, mais Gambetta leva tous ses scrupules :

Vous devez accepter sans hésiter, lui dit-il. La politique de M. Dufaure n'est pas la nôtre. Mais après les secousses que la France vient de subir, nous devons nous en contenter. Mes amis l'appuieront. De votre côté, dans le ministère, vous tâcherez de pousser à gauche le plus possible. Vous serez un trait d'union entre M. Dufaure et moi, car, plus d'une fois, il désirera connaître mon opinion sans me la demander.

C'est ainsi que M. de Freycinet fit son entrée dans la grande politique, où presque sans interruption il devait être un ministre en vue jusqu'en 1898. Mais le premier volume de ses *Souvenirs* s'arrête là.

Je ne sais si je suis parvenu à montrer toute la valeur de cet ouvrage, écrit avec clarté et sobriété. Venant de très loin, M. de Freycinet juge les hommes et les choses sans passion. Ses portraits surtout sont admirables d'impartialité. Ceux qu'il trace de Thiers, de Gambetta, de Jules Simon, du duc Pasquier, du duc de Broglie, de Dufaure et du Maréchal de Mac Mahon rappellent la grande manière de Tocqueville. Voyez, par exemple, avec quelle finesse il dépeint la politique du Maréchal au Seize-Mai.

Le Maréchal, avec sa compréhension militaire de la politique devait se sentir atteint par le vote de la Chambre. Non qu'il fût un clérical, ni même un catholique militant. Il avait donné, dans sa carrière, des preuves d'une pensée assez indépendante. Par une singulière ironie des choses, cet homme qui a pris figure de champion de la réaction, était au fond d'humeur très libérale, avec une pointe de gallicanisme. Son tempérament le rapprochait beaucoup de M. Dufaure dont il n'était séparé que par les habitudes de sa profession. S'il avait vécu dans les assemblées parlementaires et s'il avait eu le goût de la tribune, il aurait plus volontiers joué le rôle d'un général Foy que d'un Changarnier. Mais il avait le défaut ou la qualité d'introduire le point d'honneur dans ses hautes fonctions . . . Résister au vote de la Chambre lui semblait une question non d'opinion, mais de conscience. J'ai souvent été frappé du contraste qui existait chez lui entre l'homme et le chef d'Etat. Dans la conversation privée, il était d'humeur facile, enjoué même, accommodant ; si le devoir présidentiel lui apparaissait, il devenait grave, presque inquiet, avait la parole brève, légèrement impérieuse, comme s'il craignait de se laisser entraîner hors d'une consigne étroite. Cette consigne, ses „amis“ au besoin se seraient chargés de la lui rappeler, car ils n'admettaient pas qu'il fût autre chose qu'un dépositaire. Ils avaient pris hypothèque sur son honnêteté ; d'où le caractère aigu des luttes qui suivirent, dans lesquelles il n'y avait pas de place pour les transactions.

J'ai tenu à citer cette page qui donne bien une idée du ton du volume de M. de Freycinet. On pourrait en citer d'autres non moins significatives, par exemple celle qui fait un parallèle entre Gambetta et Dufaure, nous montrant le premier „disciplinant les troupes républicaines et les conduisant au combat, préparant par son action les voies à la pacification que la France appelait“; l'autre „se trouvant à point nommé, avec sa grande autorité morale, pour faire accepter par le Maréchal les conditions de la défaite, pour le soustraire aux conseillers qui le perdaient et le ramener à la vérité constitutionnelle“. Mais j'en ai assez dit pour montrer le grand intérêt de cette œuvre. On n'a pas encore, je crois, publié de *Mémoires* d'une si grande valeur sur l'histoire des débuts de la troisième République française.

ZURICH

ANTOINE GUILLAND



## SOZIALE GÄRUNGEN IN ENGLAND

England wurde bis in die letzten Jahre als das gelobte Land des sozialen Friedens mit der geräuschlosen sozialen Verständigung angesehen. An gelegentlichen Machtproben zwischen Unternehmer und Arbeiter fehlte es zwar nicht, allein diese Kämpfe haben die Ansicht nicht erschüttern können, dass die unvermeidlichen Interessengegensätze sich im britischen Reiche im Grunde genommen ohne erhebliche Beeinflussung des gesamten Wirtschaftslebens abspielen. In neuester Zeit ist es nun anders geworden und die Sozialpolitiker aller Länder, die für eine auf dem Boden der gegebenen Gesellschaftsordnung vor sich gehende Hebung der Arbeiterklasse durch das Mittel der Organisation eingetreten sind, sehen mit Besorgnis nach dem Land, mit dessen vorgeschrittenen sozialpolitischen, vor allem gewerkschaftlichen Einrichtungen jahrelang so gerne exemplifiziert wurde. Die bedeutendsten Sozialreformer, vor allem die Anhänger der Brentano'schen Schule, sind von England ausgegangen. Es ist das geschichtliche Verdienst Lujo Brentanos, auf Grund tiefgehender Untersuchungen der englischen Arbeiterverhältnisse der modernen Sozialpolitik aller Länder neue Wege gewiesen zu haben. Seine „Arbeitergilden“ sind noch heute ein Standard Work, von dem nachweisbare Einflüsse auf die sozialpolitischen Auffassungen der Gesetz-